

François Garde

Ce qu'il advint du sauvage blanc



folio

Extraneus Publication

COLLECTION FOLIO

François Garde

Ce qu'il advint
du sauvage blanc

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Né en 1959 au Cannet et haut-fonctionnaire, François Garde est l'auteur de *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, inspiré d'une histoire vraie, Goncourt du premier roman 2012, et de *Pour trois couronnes*.

Pour Laurence

Quand il parvint au sommet de la petite falaise, il découvrit qu'il était seul. La chaloupe n'était plus tirée sur la plage, ne nageait pas sur les eaux turquoise. La goélette n'était plus au mouillage à l'entrée de la baie, aucune voile n'apparaissait même à l'horizon. Il ferma les yeux, secoua la tête. Rien n'y fit. Ils étaient partis.

Absurdement, il se sentit fautif. Lorsque la chaloupe avait atteint la plage, le second maître avait réparti les matelots en trois groupes, pour augmenter leurs chances de découvrir un point d'eau. Trois vers les arbres indistincts qui s'alignaient tout au bout de la plage; trois, vers l'autre extrémité de la baie, rocheuse et peu avenante; les autres à fouiller les trous et chercher une grotte au pied du mur de calcaire. Il avait d'abord retourné les blocs de corail avec ses camarades, et s'était vite convaincu que leurs efforts étaient vains : toute pluie tombant sur ce terrain s'infiltrait dans le sable. Plutôt que de creuser au hasard, il lui sembla plus utile de tenter de repérer des traces de

vie : des animaux ou des hommes le conduiraient à l'eau. Une brise légère soufflait vers le large et adoucissait la brûlure du soleil tropical.

Avec souplesse, il grimpa droit devant lui, prenant appui sur des racines ou des trous dans le rocher. En quelques minutes, et au prix d'un rétablissement un peu acrobatique, il parvint au sommet. Il fit un grand signe du bras au bateau, où personne ne lui prêtait attention, et se retourna vers l'intérieur. Devant lui s'étendait une vaste plaine à peu près plate. Des touffes d'herbe, des arbres médiocres et espacés partageaient la même teinte d'un vert métallique, le même aspect poussiéreux qui annonçait un pays avare en eau. Aucune construction, aucune fumée. Ce n'est pas dans cette steppe aride qu'il allait trouver la source que tous cherchaient.

En regardant à nouveau ce paysage décevant, il remarqua que non loin de lui naissait une rigole qui allait vers l'intérieur du plateau, se creusait rapidement, devenait vallon. En suivant de l'œil ce sillon, il constata que celui-ci s'approfondissait, s'élargissait. Les arbres qui le bordaient devenaient progressivement plus verts et plus grands que les autres, jusqu'à former un bosquet émeraude, tranchant sur les couleurs ternes de la forêt. Les jours de pluie, cette dépression naturelle devait concentrer les eaux de ruissellement. Une mare subsistait peut-être encore dans un creux à l'ombre. Le plus petit, le plus boueux des points d'eau suffirait à remplir une barrique et à sauver les malades.

Il coupa tout droit pour atteindre la doline, et y descendit pour la suivre jusqu'au fond. La marche était malaisée, parmi une végétation différente de celle du plateau : des buissons ligneux aux troncs entrelacés, de frêles arbustes aux feuilles vernissées entre lesquels il devait se glisser. Une sorte de cresson apparut, et plus il s'enfonçait plus cette plante gagnait sur les autres. Il finit par arriver dans un petit cirque quelques mètres plus bas que le plateau. Il toucha le sol, sentit l'humidité. Mais pas de ruisseau ni même de flaque d'eau. Il s'accroupit, gratta et creusa avec son couteau. La terre était meuble et humide, il put faire un trou de la profondeur de son avant-bras, mais sans rien découvrir.

Un peu désappointé de n'être pas le héros du jour, il se releva et revint vers la mer par le fond de la combe. Cette promenade dans l'allée verte et fraîche, en contrebas de la forêt grise, serait son secret, le minuscule bénéfice de leur tentative dans cette baie anonyme. Il ne se pressa pas et remonta d'un pas tranquille vers la modeste crête surplombant la baie.

Alors, il découvrit qu'il était seul. Il poussa un hurlement, qu'aucun navire ne pouvait entendre. Incapable de penser, fébrile, il fut comme pris de folie : il descendit la falaise à toute vitesse, dérapant, griffé, manquant deux fois se rompre le cou, sauta sur le sable, dévala l'estran, entra dans l'eau jusqu'à la poitrine pour se rapprocher autant qu'il était possible du bateau enfui et hurla de nou-

veau, cri de rage et appel au secours. Son appel était aussi inaudible depuis la mer que depuis la falaise. Lorsqu'une vague vint lui mouiller le cou, il recula, les yeux fixés vers le large.

Il lui fallait un point haut pour surveiller l'horizon. Tremblant d'émotions diverses, il remonta la falaise.

Que s'était-il passé? Combien de temps avait duré son excursion solitaire à l'intérieur des terres? Une heure, tout au plus. Entre-temps, la chaloupe avait été rappelée : il n'avait pu voir le pavillon Retour à bord, ni entendre le coup de fusil. Le *Saint-Paul* avait relevé son ancre, mis à la voile, appareillé. Mais pourquoi? Pourquoi si vite, pourquoi sans lui?

Il s'assit à l'ombre d'un arbre chétif et tortu. Son expérience de la mer, quelques phrases échangées entre les officiers et la maistrance lui revinrent en mémoire. Le maître de manœuvre avait rapporté que le mouillage — sable grossier sur roche — n'était pas de très bonne tenue. La pleine lune, deux jours plus tôt, donnait un fort coefficient de marée. Le capitaine n'avait accepté d'entrer dans cette baie inconnue que pour trouver de l'eau pour les malades. Le vent de terre semblait forcer.

À l'entrée de la baie, il commençait à discerner des remous, des tourbillons. Lorsqu'ils s'étaient présentés, le plan d'eau était lisse comme un lac et inspirait confiance. Il voyait maintenant ce que la vigie en tête de mât avait dû voir avant lui : la

baie était fermée sur la majeure partie par une barrière de corail en train de découvrir, et qui ne laissait que deux passes étroites. Arrivés à marée haute et, par hasard, par la passe principale, ils étaient entrés sans encombre et sans rien soupçonner. Le début du jusant avait révélé le danger. Avec un mouillage médiocre et ce vent qui se renforçait, le capitaine ne pouvait pas prendre le risque de se laisser piéger dans la baie, il lui fallait sortir au plus vite, pendant qu'il pouvait encore manœuvrer. Peut-être le second maître avait mentionné qu'il manquait un homme. Mais retourner à terre, retrouver l'égaré, rembarquer pouvait prendre une heure encore. Il fallait fuir au large, sauver le navire.

Imaginer la scène, les dialogues, les ordres qui se succédaient le rasséréna. Le capitaine avait eu raison et fait un choix de marin. Ce n'était pas un abandon délibéré, une trahison qui le visait personnellement, mais la conséquence d'une situation périlleuse. En s'écartant du groupe, il avait désobéi aux ordres et cette faute mériterait une punition. Les coups du second ne l'inquiétaient pas trop — il avait l'habitude d'en recevoir, dans l'atelier de bottier de son père, à l'école, puis au gaillard d'avant —, il espérait éviter l'amende. Et dans deux ou trois mois, ils riraient tous ensemble de cette mésaventure.

Le vent augmentait et, au-delà de la baie, la mer libre commençait à se former, à dessiner des rouleaux qui venaient se briser sur la barrière de corail. Machinalement, il ramassa un caillou

et le jeta vers un tas de branches mortes. L'une d'elles se révéla être un assez gros lézard aux couleurs argentées qui fila dans les broussailles, marqua un arrêt en dodelinant de sa tête serpentine, et disparut.

Alors seulement il prit conscience de sa situation et eut peur : abandonné sur une côte sans ressources, environné peut-être de bêtes fauves ou de sauvages anthropophages qui n'attendent que la nuit pour le dévorer. Il n'avait rien à boire ni à manger, rien pour faire du feu. Son couteau à la ceinture et ses vêtements étaient ses seuls biens.

Il devait se préparer à dormir à terre. La mer agitée laissait peu d'espoir d'un retour du navire avant la nuit. Mais il ne voulut pas quitter son poste d'observation, ce point haut surplombant la baie en son milieu. Pour s'occuper et avec une imprécise idée de défense, il coupa quelques branches à peu près droites, les écorça et les tailla en biseau. Le résultat fut un faisceau de bois pointus, intermédiaires entre de courts épieux et des flèches épaisses. Disposer d'armes, même primitives, le rassura un peu.

La solitude et la faim naissante pesaient sur lui comme une intense fatigue. Le soleil baissait. L'expérience lui disait qu'il restait une heure de jour, deux heures de clarté. Il se demanda où s'installer pour la nuit. Le vent forçant toujours pouvait annoncer la pluie et déconseillait de dormir sur la crête de la falaise. Il revint vers la combe, descendit jusqu'à trouver un emplacement

sablonneux, sous les arbres, et entreprit d'édifier un abri. Il cassa quelques branches, qu'il entrecroisa et adossa à deux arbres presque jointifs. De longues fougères poussaient non loin, il en fit des brassées pour la couche et les murs. Cette hutte sommaire le protégerait un peu du mauvais temps. Si un animal ou un sauvage voulaient s'en prendre à lui pendant son sommeil, l'effondrement l'alerterait, il se saisirait de ses épieux et vendrait chèrement sa vie.

Avant que la lumière ne soit tout à fait éteinte, il reprit son poste d'observation. De gros nuages couraient sur le ciel obscur. La mer frémissait comme un lac de goudron strié de lames argentées. Le bruit du ressac sur la barrière était assourdissant. Aucune lueur, aucun fanal au large.

Ce serait sa première nuit à terre depuis l'escale du Cap. Au souvenir du Cap, il se mit à sourire malgré lui. La traversée de Bordeaux au Cap s'était déroulée sans encombre, et pendant la semaine d'escale il avait pu bénéficier de deux soirées à terre. Trois camarades et lui avaient découvert le port cosmopolite, goûté le vin blanc des collines avoisinantes, baragouiné en anglais, en hollandais, en espagnol, admiré les étoffes et les colliers des négresses.

Le premier soir, ils avaient déambulé sans but, de terrasse en taverne et de taverne en terrasse, vidant chopes et pichets. Dans le quatrième estaminet, une bagarre avait éclaté pour un motif inconnu entre des matelots français et anglais. Ils

avaient pris le parti de leurs compatriotes, rossé les Anglais, et célébré leur fuite dans la taverne d'après avec leurs nouveaux amis. Personne ne se rappelait plus la suite, ni comment ils avaient réussi à rentrer à bord.

Deux nuits plus tard, de nouveau en ville, et après un repas de viandes et de légumes frais, ils s'étaient rendus dans certain établissement conseillé par les anciens et signalé par une lanterne rouge dans une ruelle. Ils entrèrent, s'installèrent à une table et commandèrent à boire pour se donner une contenance. Les filles apparurent et défilèrent en esquissant des pas de danse. Assez vite, les quatre matelots se levèrent, firent leur choix et s'acquittèrent du prix.

Il se retrouva avec la mulâtresse la plus sombre du lot, qui l'entraîna vers l'une des cases en torchis accolées au fond de la cour. Comme elle ne comprenait pas le français, il lui fit une déclaration obscène avec un grand sourire, elle répondit par un long gazouillement murmuré et referma la porte : une paillasse, une cuvette, une bougie. Il enleva ses vêtements dans la pénombre, et s'allongea contre elle. Dans la douceur de l'air, il entendait les grognements de ses camarades à travers les trous dans les murs, puis ne se préoccupa plus que de son propre plaisir.

Quand il eut fini, il s'assoupit presque, sensible à la chaleur de cette peau sombre — lorsque des coups frappés sans ménagement aux portes vinrent leur rappeler que le temps imparti et payé s'était écoulé. Il se rhabilla, rejoignit ses cama-

rades, et ils allèrent boire un dernier pichet en commentant avec vantardise leurs prouesses.

Aux toutes dernières lueurs du crépuscule, il rejoignit sa hutte, réussit à s'y faufiler sans la faire s'effondrer et s'étendit sur son lit de fougères. Cette couche sur le sable était dure, mais surtout plate et immobile, pour lui habitué au balancement du hamac. Pendant la traversée, il avait souvent repensé à la putain du Cap, et regretté de ne pas lui avoir demandé son nom. Il ne se rappelait plus vraiment son petit visage entr'aperçu, mais plutôt l'odeur et le grain particulier de sa peau. Ses camarades l'avaient moqué d'un teint aussi foncé ; jamais dans ses amours d'escales il n'avait été avec une femme aussi éloignée de la blancheur. Peu importe. Cette peau sombre avait occupé ses nuits dans le hamac, et maintenant, allongé seul sur une terre inconnue, il était tout entier dans la nostalgie de ces rêves.

C'est après Le Cap que tout avait commencé de mal aller. Le capitaine avait choisi une route très au sud, afin de bénéficier des vents d'est. Ils avaient rencontré la tempête, des grains de neige, une mer dure et croisée. Pendant six jours, quasiment sans repos, ils avaient tenté de forcer le passage, avant d'abandonner et de remonter à des latitudes plus sereines. Le bateau et l'équipage avaient beaucoup souffert : espars rompus, voiles déchirées, contusions nombreuses — et un gabier, un gars des Sables, victime d'une fracture de

l'épaule après être tombé d'un hunier. Le second l'avait rabouté de son mieux. La tempête avait aussi causé des dégâts dans les cales et endommagé quelques tonneaux d'eau.

Au Cap, ils avaient embarqué un Breton du Guilvinec, qui prétendait avoir déserté d'un navire anglais. Il n'avait pas l'air bien vaillant, mais le capitaine, toujours à court d'hommes, l'avait accepté. Pendant la tempête, il était surtout resté à l'abri malgré les injures de tous, puis s'était déclaré malade. Il se murmurait qu'il n'avait pas déserté, mais été débarqué à raison de son état de faiblesse. Le second avait essayé quelques-uns de ses remèdes, mais le Breton déclinait à vue d'œil. Il mourut dix jours après l'appareillage. Même si personne n'avait eu le temps ni l'envie de lier connaissance, la mort d'un marin impressionne toujours.

Les cartes mentionnaient, au milieu de l'océan Indien, l'île Saint-Paul. Le capitaine espérait y faire de l'eau et soulager un peu le blessé. La mer était belle désormais, parfois frissonnant d'une très longue houle. Des bancs de brume dérivaien sans force sous un ciel laiteux. Ils trouvèrent l'île Saint-Paul et en firent le tour : un volcan éteint, aucune trace de rivière ou de ruisseau, aucun point de débarquement, aucun mouillage.

Ils n'avaient d'autre choix que de continuer vers l'Australie. Comme l'expliqua le second, l'immense côte ouest était traîtresse, sablonneuse, sans eau ni abri. La côte sud était à peu près inconnue. Les Anglais avaient fondé deux bagnes,

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CE QU'IL ADVINT DU SAUVAGE BLANC (Folio, n° 5623).
POUR TROIS COURONNES.

François Garde

Ce qu'il advint
du sauvage blanc



Ce qu'il advint du sauvage blanc
François Garde

Cette édition électronique du livre
Ce qu'il advint du sauvage blanc de François Garde
a été réalisée le 9 août 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070453207 - Numéro d'édition : 252612).

Code Sodis : N55573 - ISBN : 9782072489952 -
Numéro d'édition : 252614.